

## Trames musicales

François Vallerand

Number 133, March 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50657ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Vallerand, F. (1988). Review of [Trames musicales]. *Séquences*, (133), 4–5.

## REVUE MUSICALE: CUVÉE 87

On doit encore à John Williams la plus belle musique de film de l'année qui vient de s'achever. Avec sa partition pour **The Witches of Eastwick**, il a livré à mon avis une oeuvre qui est une totale réussite. Sortant enfin des poncifs de la grande symphonie spatiale, Williams a pu démontrer avec cette musique une joyeuse propension à l'ironie grinçante qui ne pourra manquer de séduire ses admirateurs. D'autre part, pour **Empire of the Sun**, le dernier film de Steven Spielberg, il semble que le chef des Boston Pops ait livré une partition fort controversée, de nombreux critiques trouvant en effet sa musique inappropriée au film et tirant trop l'attention à soi, aux dépens de l'action. Toutefois, de l'avis d'autres analystes, divorcée des images, cette partition sur disque serait sublime... N'ayant encore pas pu voir le film ni entendre sa musique au moment où j'écris, je réserverai donc mes commentaires pour la prochaine fois.

**Crimes of the Heart** de Georges Delerue se doit de faire partie de ce court bilan. Cette musique s'est rapidement imposée à moi comme l'une des plus touchantes que Delerue ait jamais composée, à mi-chemin entre le néo-baroque qu'affectionne le compositeur et un jazz symphonique fort approprié. C'est tout simplement délicieux.

Et puis, il y a **Amazing Grace and Chuck** d'Elmer Bernstein qui retient aussi mon attention. Sans être une oeuvre majeure de son compositeur, elle trouve sa place parmi les plus marquantes de l'an dernier, aux côtés de celle de Bruce Broughton pour **The Boy Who Could Fly** dont j'ai déjà parlé ici même. Ces deux partitions démontrent qu'il est encore possible d'écrire de la musique intelligente pour des fantaisies s'adressant à un public d'adolescents, sans pour autant faire appel à des collections de chansons plus ou moins digests, au goût du jour et, de ce fait, éphémères.

Je ne peux manquer aussi de citer la monumentale partition de Basil Poledouris pour **Robocop** de Paul Verhoeven (Varèse Sarabande STV 81330). Même si cela n'atteint pas les sommets de **Conan the Barbarian**, Poledouris s'avère, avec cette oeuvre, être une force créatrice qui se confirme avec



chaque nouvelle partition. Mais attention, doucement les basses!

### Coeurs de verre

J'ai toujours eu un faible pour la musique de Henry Mancini que je considère comme un compositeur très sérieux et très doué. Pour l'adaptation filmée de Paul Newman de la pièce de Tennessee Williams, **The Glass Menagerie**, Mancini a écrit une musique très discrète et fort attachante qui vient d'une manière fort délicate commenter la nostalgie et la souffrance silencieuse de solitudes qui ne peuvent s'avouer. Composée pour un petit ensemble instrumental, cette partition s'inspire du jazz et du blues pour apporter le parfait contrepoint de l'atmosphère étouffante et déprimante de ces fragiles existences sans joie. Il est par ailleurs intéressant de comparer cette partition avec celle que Max Steiner écrivait en 1950 (disponible sur Citadel CT-MS-2) pour la première version filmée de cette pièce réalisée par Irving Rapper;



d'une écriture symphonique extrêmement romantique quelque peu touffue mais non dénuée de charme, cette dernière mettait plus l'accent sur la singularité des manières des personnages, contrairement à Mancini et Newman qui ont voulu souligner le réalisme des crises existentielles et la résignation qui s'y rattache. Un disque (MCA-6222) propose dans un montage fort judicieux la musique dramatique sur la première face, lui conservant ainsi son unité d'écriture, et les pièces de danse entendues du bar voisin sur la deuxième face. **The Glass Menagerie** restera une oeuvre importante du catalogue de Henry Mancini.

### La part du lion

Le compositeur Jerry Goldsmith et le réalisateur Franklin J. Schaffner ont bâti une collaboration fructueuse



qui s'étend sur près de vingt-cinq ans et sept films. Si l'on ne relève pas **The Stripper** en 1963, tous les autres sont des oeuvres importantes, à la fois sur les plans cinématographique et musical. Il y eut successivement **Planet of the Apes** en 68, **Patton** (70), **Papillon** (73), **Islands in the Stream** (77), **The Boys from Brazil** (78). Aurons-nous la chance de voir un jour leur dernière production, **Lionheart**? Il est en effet question que le film prenne le chemin des tablettes ou celui d'une distribution limitée en salle, voire d'une simple sortie sur support vidéo, pour d'obscures raisons de marketing, pour le moins étonnantes si l'on considère l'ampleur du projet et des noms qui lui sont associés. Il subirait ainsi le sort que connut il y a quelques années le furieux **Flesh and Blood** de Paul Verhoeven: décidément, le

Moyen Âge ne réussit guère au cinéma et **Le Nom de la rose** ne serait qu'un étrange accident de parcours sur lequel devraient pourtant méditer les grands bonzes de la distribution hollywoodienne! Quoi qu'il en soit, réjouissons-nous de posséder l'immense partition de Jerry Goldsmith préservée sur deux très beaux disques Varèse Sarabande, superbement illustrés et livrés avec un feuillet d'accompagnement qui témoigne d'un véritable amour de la musique de film en rendant hommage à l'un de ses artisans les plus féconds qui vient de fêter le 10 février ses 59 ans (VCD 47272 et 47282 version laser). Le musicien retrouve avec cette solide musique, (après un passage bien décevant, disons-le, par une utilisation outrancière d'une rythmique électronique envahissante, confirmée dans **Rent-A-Cop**, sa dernière prestation), la grande forme qui était la marque de ses plus grandes oeuvres comme **The Wind and the Lion**, **Masada** ou **Legend**, dont on retrouve des échos dans **Lionheart**. Les nombreux leitmotifs de la partition, aux forts accents wagnériens, brossent une fresque colorée qui évoque, en une vision romantique et aventureuse, la Croisade des enfants au XIIe siècle. **Lionheart** ne se veut pas une musique complexe: le discours est direct, très affirmé dans une thématique franche et assurée, dont le lyrisme limpide est sans fioritures. L'orchestration flamboyante fait la part belle aux cuivres; j'ai rarement entendu d'aussi beaux cors dont la somptueuse sonorité est bien rendue par une prise de son numérique de fort belle facture. C'est donc à écouter absolument, dans l'attente d'une hypothétique sortie du film.

### Interlude oriental

On aurait pu s'attendre au pire pour la musique du **Dernier Empereur** de Bernardo Bertolucci, une bruyante performance de l'ineffable Maurice Jarre à la manière de **Tai-Pan** par exemple! Il n'en fut rien, heureusement, et j'applaudis la délicate musique composée par Ryuichi Sakamoto, le compositeur

japonais qui s'était rendu célèbre voilà cinq ans avec sa musique pour **Merry Christmas Mr. Lawrence**. Utilisant des instruments traditionnels chinois, un synthétiseur et un orchestre symphonique, Sakamoto a parfaitement réussi un subtil équilibre entre tradition ancestrale et changement. Je pourrais peut-être lui faire grief de ce que son thème principal, une superbe longue phrase sinieuse, soit plus proche de la vraie musique chinoise. Néanmoins, ne boudons



surtout pas notre plaisir à l'écoute de cette partition raffinée et sans prétention. La deuxième face de ce disque (Virgin VL 2485) contient les musiques additionnelles commandées à David Byrne qui, hormis la musique hallucinante du générique, ne sont qu'adéquates. Une courte pièce d'un musicien chinois, Cong Su, rétablit un temps une certaine authenticité d'inspiration.

### Anthologies françaises

La maison Milan poursuit sa percée sur le marché de la musique de film en proposant des titres de plus en plus intéressants. Je voudrais relever ici la récente parution des trois disques anthologiques qui viennent remplir fort à propos des vides dans la filmographie de deux importants musiciens de film



français, Georges Delerue et Pierre Jansen. Deux disques rééditent pour l'essentiel le contenu de deux anciens enregistrements de la musique de Georges Delerue maintenant introuvables et qui étaient parus il y a une douzaine d'années chez Barclay (Milan A 319 Volume 1, et A 320 Volume 2). On y trouve, parmi d'autres titres, des extraits des bandes originales du



**Mépris** de Jean-Luc Godard, de **La Peau douce** et **Les Deux Anglaises et le continent** de Truffaut, **L'insoumis** d'Alain Cavalier. Dois-je préciser qu'il s'agit là de deux nécessités absolues pour pouvoir découvrir et apprécier l'œuvre de Delerue?

Pierre Jansen, quant à lui, est un musicien moins bien connu et qui fut le collaborateur privilégié de Claude Chabrol avant que Mathieu Chabrol, le fils du cinéaste, ne prenne la relève. Un disque Milan (A 313) présente des extraits inédits de quatre partitions de Jansen pour



Chabrol, **Marie Chantal contre le docteur Khâ** (1965), **Le Scandale** (1967), **Juste avant la nuit** (1971) et **Les Noces rouges** (1972). Musique pour l'ensemble austère, grave et douloureuse, qui met souvent en valeur de lents développements des cordes, ces partitions de Jansen ne sont pas à la recherche d'une thématique identifiable et facile, mais plus d'une atmosphère, justifiée par un discours résolument



contemporain qui ne tombe pas pour autant dans le rébarbatif. La musique de Jansen méritait cette édition et je salue ce disque comme l'une des plus importantes additions à toute bonne collection de grande musique de film.

### Les ailes d'un ange

Wim Wenders apporte un soin très particulier à la musique de ses films. Pour **Les Ailes du désir**, il a fait appel à son compatriote Jürgen Knieper avec lequel il avait déjà travaillé pour cinq de ses films précédents dont **L'Ami américain** et **L'État des choses**. La dimension musicale des **Ailes du désir** est littéralement envoûtante: une musique « planante » est confiée pour l'ensemble à un violoncelle solo qui chante une complainte douloureuse mais résignée que viennent soutenir un synthétiseur, des voix parlées ou chuintées et une harpe. Oscillant entre une approche de recherche sonore contemporaine, avec quelques écarts, fort heureusement courts mais adéquats, dans un sérialisme rigoureux, et une tradition tonale qui doit beaucoup à Bartók et à Pink Floyd, cette partition justifie une audition agréable. Des rocks avant-gardistes (?) d'allure un peu « cheap », à ne pas écouter les jours de grande déprime, se retrouvent sur la deuxième face avec d'autres pièces qui constituent la musique de scène. Malgré la beauté de la langue allemande des textes dits par Solveig Dommartin et Bruno Ganz, on pourrait regretter qu'il n'existe pas de disque de la version française. Chut! Un ange passe... (Milan A 316).

François Vallerand

## SHERLOCK HOLMES, TEL QU'EN LUI-MÊME...

En 1887, *A Study in Scarlet* (une étude en rouge) explosa comme une bombe dans le domaine relativement restreint du roman policier (à l'époque!). L'auteur, un certain Conan Doyle, avait repris à son compte la formule si heureusement utilisée par Edgar Allan Poe, et, en la transformant à sa manière, atteignait ainsi à l'immortalité. Son détective, Sherlock Holmes, allait, pendant plus de trente ans, enchanter et mystifier les lecteurs britanniques du journal « The Strand Magazine » pour, ensuite, conquérir le monde entier et faire d'un personnage fictif une personnalité bien vivante avec un passé, une histoire et une vie quotidienne ancrée dans la réalité la plus évidente: ne visite-t-on pas encore aujourd'hui le 221 B Baker Street où, jadis, Holmes fut censé habiter?

Cela explique en partie la popularité du personnage et de ses aventures. Holmes, en effet, venait parfaitement à propos pour donner corps au « détective scientifique »



dont l'époque victorienne se montra si friande. Il importe en effet de replacer dans son contexte l'évolution du récit policier ou d'aventure « intellectuelle » qui permettait aux lecteurs avides de ce genre de littérature de se mesurer avec les auteurs de crimes mystérieux, commis dans des conditions apparemment impossibles ou, à tout le moins fort difficiles à

résoudre. De plus, le fair-play anglais exigeait une ou des solutions à la fois originales et logiques. Conan Doyle n'a jamais manqué de terminer un récit avec cette logique impossible à battre, comme d'ailleurs la plupart de ses contemporains qui s'étaient essayés au genre: Wilkie Collins, E.C. Bentley, Agatha Christie (déjà!), G.K. Chesterton, Freeman Wells Croft, Melville Davison Post, Jacques Futrelle, C. Daly King et tant d'autres. Les aventures et tribulations de Sherlock Holmes parues, donc, entre 1887 et 1927 (Arthur Conan Doyle est mort le 7 juillet 1930) ont, parfois malgré le désir de l'auteur, contribué d'une façon majeure et exceptionnelle à la littérature policière alors en plein essor, non seulement par leur nouveauté, mais aussi en raison de la personnalité de son auteur.

Le succès sans précédent des aventures de Sherlock Holmes peut se comparer favorablement avec l'hystérie entourant la parution des romans d'Alexandre Dumas, lorsque des foules compactes attendaient passionnément la sortie du journal (du quotidien) leur livrant les aventures des Mousquetaires, ou l'évasion de Monte Cristo, ou encore la vie mouvementée de Joseph Balsamo. Parallèlement, le cinéma annexait le suspense - oh! d'une façon bien modeste - avec les « serials » dont les péripéties, suivies de semaine en semaine, tenaient les spectateurs en haleine et dans l'attente forcenée du prochain épisode (ce que nous retrouvons aujourd'hui avec les séries télévisées de style « Dallas », « Dynastie » ou « Le Temps d'une paix », pour ne nommer que celles-là.

Il était certain que le cinéma annexerait tôt ou tard l'exceptionnelle et brillante personnalité du premier détective à part entière et de son fidèle chroniqueur, le docteur Watson. En fait, dès l'avènement du 7e art, on trouve déjà Holmes sous les traits de William Gillette, créateur du rôle à la scène avec un exceptionnel succès, filmé dès 1919. Pourtant, le premier film sur le célèbre détective date de 1914, et n'est que l'un des

avatars du héros de Doyle qui, avant le parlant (1927) compte déjà plus de cent films à son actif (dont un signé par Thomas Edison!)

Notre propos sur la vidéo commence en fait dès avant la guerre de 39-45, au moment où Hollywood engage un comédien d'Afrique du Sud, Basil Rathbone, pour interpréter Sherlock Holmes



aux côtés du docteur Watson innocent et maladroit de Nigel Bruce. La série (14 films) est d'inégale qualité, et s'échelonne entre 1939, avec *The Hound of the Baskervilles* et *Terror by Night*, et 1946. 11 épisodes (régulièrement montrés à la télévision) sont disponibles en vidéo et continuent d'exercer la même fascination (voir le tableau ci-dessous). Mais Rathbone n'a pas le monopole du personnage et nombre d'autres comédiens tentent, avec plus ou moins de bonheur, de se l'approprier: Arthur Wontner (le choix personnel de Conan Doyle), dont le partenaire est Ian Fleming tourne sa version du drame des *Baskerville* en 1937, dans la foulée de son succès *The Triumph of Sherlock Holmes* (1935). Auparavant, Reginald Owen, en 1933, avait écrit la majeure partie des dialogues de *Study in Scarlet*, qui n'a en fait rien à voir, sur le plan dramatique, avec la nouvelle du même nom. Reconnaissons tout de suite ce qui est: Rathbone demeure le personnage par excellence, malgré de surprenantes